

Pour doubler Robert au niveau de l'initiative « politique » et s'affirmer comme leader incontestés Holleindre et Malliarakis chargent les lycéens. Ils sont allègrement suivis par la quarantaine de sbires obtus qui composent ce « commando de propagande ». Ils mettent à sac le local syndical. Mais les lycéens se regroupent rapidement et réagissent énergiquement. Du réfectoire des projectiles de toutes sortes pleuvent sur les fascistes. Ceux-ci ont alors recours à la tactique du lièvre. Pour protéger leur fuite pitieuse, l'un d'eux balance une grenade offensive : notre camarade Gabriel Rebourcet devra être amputé de la main. Le sinistre Malliarakis, déjà occupé à se refaire une beauté pour fêter sa victoire, prend conscience un peu tardivement qu'il serait peut être temps pour lui de s'éclipser. Il se retrouve promptement dehors et assommé par les lycéens. — « Relève la tête mon frère, le temps de l'humiliation est passé pour le pays de Jeanne d'Arc et de Napoléon » (Malliarakis, 13 mai 70) — Les flics le cueillent geignant dans le caniveau. Holleindre est arrêté le soir même. Curieusement, seul Robert n'est pas inquiété.

La gravité des faits, leur répercussion politique, l'arrestation de Malliarakis et Holleindre interdisent aux rescapés de l'expédition de tenir leur meeting du 6 mai. Leur projet unitaire tombe à l'eau.

Le premier, et c'est ce qui fera sa force, Robert et son état-major Longuet, Ecorcheville, comprend alors deux choses :

— d'abord un projet né de tables rondes où s'affrontent des cheffillons ne représentant qu'eux-mêmes, ou au mieux qu'une poignée ridicule de militants, est inéluctablement voué à l'échec. Pour réussir et s'imposer, il faut disposer d'une base militante conséquente que l'on peut jeter dans la balance

— ensuite pour se constituer cette base militante indispensable, il est vital de s'assurer de l'impunité et même de la protection policière. Un tel appui se monnaie. Il s'agit donc, dans un premier temps au moins, de s'attacher à répondre à cet objectif du pouvoir : arrêter le développement des idées révolutionnaires et de leurs supports organisationnels dans les facultés. Ce qui est à l'ordre du jour, c'est de se constituer en groupe essentiellement étudiant. C'est là le vœu d'un pouvoir dont l'appui est nécessaire.

Dès ce moment s'instaurent entre le ministère de l'Intérieur et les groupes fascistes des rapports fondés sur les bons services réciproques. Les uns se font l'instrument répressif de la politique de rentabilisation universitaire du pouvoir. Les autres leur accordent le bouclier protecteur à l'abri duquel Robert peut se mettre à construire en toute impunité son organisation. Par ailleurs, certains éléments de la majorité voient d'un très bon œil, et en dehors de toutes considérations utilitaires immédiates, cette entreprise prendre tournure. Certains ont même beaucoup fait pour le lancement d'Ordre Nouveau.

Une équipe discrète...

Georges Albertini. Ancien secrétaire de Doriot et Déat, il fait de la prison avec le banquier Worms en 1944. Il est renommé pour être à l'origine de tous les groupes anti-communistes de l'époque. Dès 1967, il est en relation avec certaines très hautes personnalités de l'appareil d'Etat qui pensent déjà à limoger un encombrant général. En mai 68, il est le promoteur politique et